

Il m'a dit qu'il m'aimerait *vraiment*, si je ne l'aimais pas, et qu'il m'aimerait encore, *vraiment*, loin de moi, si je devais le rejeter et si plus jamais nous ne nous rencontrions.

Il était là devant moi, il était comme il a toujours été, il ne trichait pas, il n'attendait rien,

*il disait juste,*

il avait dit et il me laissait répondre.

Il n'exigeait rien de moi, il ne me reprochait rien par avance, il ne promettait pas qu'il serait malheureux si je le refusais.

Et j'ai pensé, je ne l'avais jamais pensé auparavant, j'ai pensé que cet homme-là, un peu ridicule, un peu perdu, avec sa peur, que cet homme-là m'aimait peut-être comme personne jamais encore ne m'avait aimée.

*Vraiment*, sans négociation, sans ce petit chantage mélancolique que prennent toujours les hommes pour se garantir de l'avenir.

Il attendait, il n'exigeait rien. Il était émouvant comme aucun de ces petits garçons depuis ne l'a jamais été et n'a réussi à me détourner de lui. Il disait avec tout le courage du monde son amour pour moi et sa vérité.

Et j'ai su qu'il y avait un secret entre lui et moi.

Et j'ai eu de la tendresse pour lui.

*C'est Joséphine qui chante, là.*

(...)

MAX. – Je viens vous faire mes adieux.

LA MÈRE. – De quoi ?

MAX. – Je vais partir, je vous quitte définitivement, c'est mieux ainsi. Je veux partir.

LA MÈRE. – Cela n'est pas raisonnable.

MAX. – Ce n'est pas à cause de notre dispute. Non. Je n'ai rien à faire ici, maintenant, je voudrais être à nouveau seul, j'ai compris ça. Il y a aura la Guerre et je rejoindrai mon régiment, ce sera un peu la même chose, j'imagine, et si je ne meurs pas aussitôt, je changerai ensuite d'existence.

RABAN. – Je ne comprends pas ça.

JOSÉPHINE. – Tu pars parce que nous nous marions, mais tu aurais

toujours eu ta place. Ce n'est pas bien.

MAX. – Je voudrais un congé de longue durée et non payé évidemment, mais je serais heureux si vous vouliez bien imaginer qu'un jour peut-être, je reviendrai. Je ne sais pas. On ne peut pas savoir. Mais je serais heureux si vous gardiez en tête cette possibilité, l'idée qu'un jour, lorsque la vie sera meilleure, je puisse revenir.

MADAME TSCHISSIK. – La Guerre sera rapide et brutale, et si violente qu'on ne la verra presque pas. Nous mourrons dès les premières semaines, engloutis dès le début ou nous n'en entendrons jamais que la lointaine rumeur.

MONSIEUR TSCHISSIK. – Vous devriez rester avec nous, c'est de la témérité, une étrange forme de courage et de patriotisme, c'est comme une décision d'enfant qui vous engloutira sans raison, sans jamais que vous puissiez laisser de trace. Il n'y aura pas d'héroïsme, juste une disparition, sans bruit, vous vous trompez.

LA MÈRE. – En jouant la comédie, je crois cela – je ne veux pas que vous partiez – en jouant la comédie, vous ne le savez pas, mais vous ferez la Guerre aussi et plus sûrement, avec plus de force que vous ne pouvez l'imaginer.

KARL, *à la Mère*. – Tu crois ce que tu dis ?

LA MÈRE. – Oui, je crois ce que je dis, c'est ridicule, je sais ça, et grandiloquent, est-ce que je ne m'en rends pas compte ?

Mais je crois ce que je dis, oui.

MAX. – J'ai pris ma décision.

EDUARDOWA. – Et moi, si je demande qu'il reste ?

MAX. – J'ai pris ma décision. Je vous écrirai bien sûr et lorsque j'aurai été décoré et caporal-chef et lieutenant des logis, je reviendrai vous voir dans mon bel uniforme. Ce sera bien.

JOSÉPHINE. – Tu es fragile et tu portes des lunettes, tu ne sauras pas te battre. Tu vas te retrouver le nez dans la boue, et tu n'auras jamais un livre à lire et tes camarades de chambrée te briseront la tête avec leurs chansons obscènes.

LA MÈRE. – Vous voulez m'extorquer les habituelles semaines de congés payés qui ne vous sont pas dues, je vous reconnais là. Mais je ne veux pas discuter, je vous les offre sans plus de complications.

MONSIEUR TSCHISSIK. – Un congé de longue durée sans traitement me paraît drôle.

LE GRAND-PÈRE. – Ou la Guerre ou la Vie ne dureront jamais si longtemps.

MAX. – Je vous fais mes adieux car demain, très tôt, je veux me mettre en route. C'est à cette heure-ci que je vous dis au revoir.

EDUARDOWA. – Est-ce que pour la première et la dernière fois, je peux l'embrasser ?

(...)